

Mourir en exil

Yara El-Ghadban

Numéro 167, automne 2020

une fourchette en équilibre dans tout ça

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El-Ghadban, Y. (2020). Mourir en exil. *Moebius*, (167), 129–138.

Mourir en exil

Yara El-Ghadban

aux rebelles

— Crémation ou enterrement ?

La notaire me fixe, stylo en main. La coiffure, un chignon austère. Le bureau, sobre, d'un gris froid.

La colère monte en moi. Pourquoi me pose-t-elle cette question ? Elle devrait le savoir. N'est-elle pas arabe ?

— Enterrement, bien sûr, comme chez nous.

— Je comprends, mais je pose quand même la question. La crémation est de plus en plus populaire, même chez nous. Elle coche : enterrement.

— Aimerais-tu préciser un lieu ?

Tout à coup, un tourbillon d'images. La ville de Québec par une journée glaciale de janvier 2017. Six hommes priant paisiblement à la mosquée, tués par un jeune homme imbu de haine. Vies détruites. Manifs, hommages et regrets. Puis le constat : les musulmans de Québec n'ont pas de cimetière où enterrer leurs aimés. Des reportages à la télé. Un terrain à Saint-Apollinaire, le tollé des habitants et un référendum : un cimetière, oui ; un cimetière musulman ? Non ! Dans ma

bouche, un goût amer. Même morts, vous ne voulez pas de nous ?

Cette terre qui gèle en hiver sera-t-elle pour toujours hostile à mon corps méditerranéen ? Ne me laissera-t-elle jamais fondre en elle, lui donner un peu de ma chaleur ? Lui léguer ma poussière, et le sel de la mer ? Fertiliser son sol ? Nourrir les racines, me glisser dans la sève de ses érables ?

Les musulmans de Québec ont enfin eu un cimetière en 2019, mais ce goût âcre ne m'a plus jamais quittée.

— C'est difficile, je sais... pour nous, les immigrants. Choisir un lieu de repos entre ici et là-bas...

Où, là-bas ? En Palestine, dans un village ancestral qui n'existe plus ? Au Liban, qui n'en finit plus d'enterrer ses propres morts ? À Dubaï, où l'on m'a déportée enfant ? Au Yémen, où la population est décimée par la famine et les massacres ? En Syrie, où la guerre a déraciné encore une fois tous les membres de la famille, sauf ma tante, qui préfère que la maison s'écroule sur sa tête plutôt que de s'exiler à nouveau ?

— Est-ce que je dois décider tout de suite, pour le lieu ?

— Non, mais... sinon... tu ne pourras plus...

— Oh.

La notaire parle par ellipses. Je réponds par ellipses aussi. Testament, derniers vœux. Ces mots, elle les répète tous les jours. Moi non. À mes yeux, ils n'ont de place, ces mots, que dans les romans d'amour et les grandes tragédies. Ils riment avec don, transmission, partage, traces, promesse. Ils m'habitent dans des combinaisons riches de sens et de portée, comme *Un héritage sans testament* de Françoise Collin, ou *Le testament des solitudes* d'Emmelie Prophète. Les retrouver dans un formulaire, attachés à une propriété, une

somme d'argent, un objet de valeur matérielle ou symbolique me semble d'une telle vulgarité !

De toute façon, ce type de testament ne concerne que les riches qui n'arrivent pas à départager entre leurs héritiers les trois maisons et les millions dormant dans une banque suisse ou quelque part au Panama. Les testaments appartiennent aux lignées aristocratiques qui se réservent un arpent de terre avec vue sur la ville au cimetière du Mont-Royal. Elles construisent un mausolée orné du blason familial, entretenu par un jardinier bien rémunéré qui plante les fleurs, ramasse les bouquets laissés par les visiteurs, essuie la poussière des noms gravés sur les pierres. Les testaments appartiennent aux arbres généalogiques certifiés et aux prénoms suivis d'un chiffre romain. Jean I^{er}, Jean II, Jean III...

Les testaments sont faits pour les chanceux qui énumèrent les pays de vacances. Pas les pays d'exil. Ils entretiennent avec la mort une relation à distance. Lui font savoir poliment qu'elle devra s'annoncer et leur laisser le temps de mettre leurs affaires en ordre.

Or il y a celles et ceux qui côtoient la mort jour et nuit. Celles et ceux qui savent que tout s'effondre. Elles, qui ont vu leur mère mourir en accouchant de leur petite sœur. Eux, dont les tantes et les oncles ont succombé au cancer dans des pays dépotoirs de déchets radioactifs et d'armes expérimentales. Elles, dont les bébés ont crevé de déshydratation et de diarrhée... Des hommes et des femmes qui avancent sur le chemin de la vie en sachant que la mort les talonne, ses pas synchronisés avec les leurs. Quand elle ne flâne pas sur le trottoir, elle les attend au coin de la rue. Et ils marchent tout droit, ces hommes et ces femmes, les yeux fixés sur l'horizon. Ils font semblant de ne pas sentir l'odeur de la mort sur leurs vêtements, ni son souffle glacial

dans l'air. Ils prétendent ne rien voir, de peur que leur regard croise le visage de la mort et qu'elle les repère dans la foule. C'est ainsi qu'ils survivent à la journée.

J'avais cette conviction bête et naïve que si j'ignorais la mort, moi aussi, elle ne s'occuperait pas de moi. Elle ne manque pas de boulot dans ce monde assassin. Pourquoi attirer son attention avant l'heure en faisant un testament ?

— Où sont enterrés les membres de ta famille ? demande la notaire.

Des visages surgissent. Mon grand-père, mort de tristesse le jour de mon anniversaire, à la vue des tanks israéliens déambulant dans les rues de Beyrouth ; mon cousin noyé dans la mer du Nord au Danemark, où il s'était réfugié après l'assassinat de son frère, comme bien des Palestiniens expurgés du Liban durant la guerre civile. Mon oncle kidnappé en Syrie, disparu à jamais. Ma tante foudroyée d'une crise cardiaque au milieu de la rue, lorsqu'un homme en motocyclette, un réfugié comme elle, aussi désespéré qu'elle, lui a volé son sac et ce qu'il contenait de l'épargne d'une vie. De l'argent pour payer des dettes. Mon autre oncle rescapé de la guerre à Beyrouth, seulement pour mourir d'un cancer en Ohio.

Plus de visages que de lieux, plus de lieux que de visages.

— Ils sont partout. Au Liban, en Syrie, aux Émirats, au Danemark, aux États-Unis, en Roumanie...

La notaire hoche la tête.

Non, je ne voulais rien savoir d'un testament. Les réfugiés n'ont pas droit à un testament, comme les exilés n'ont pas le droit de revenir sur leurs pas. Le passé des immigrés n'existe que dans le rêve et le rêve ne survit que s'il est projeté vers l'avenir, vers la promesse d'un plus grand rêve. Si les

déracinés de cette terre se mettaient à faire des testaments, ils vireraient fous. Comment léguer un pays perdu? Une enfance enfouie loin au fond de soi? Une langue qui n'a plus sa place? Comment léguer les regrets et les rêves brisés? Tout ce qu'on a abandonné. Comment léguer la colère contre l'histoire et contre le pays qui t'a crachée sur les rives d'une terre étrangère?

Puis surgit la pandémie.

Autour de moi, le mot circulait. Un martèlement incessant. Testament. Testament. Testament. Au cas où. On ne sait jamais.

J'ai cherché une notaire. Une femme, mieux encore, arabe. On a beau ne pas vouloir revenir sur nos pas, la mort a ce don de nous renvoyer au point départ. À la naissance, à la première langue, aux rituels que l'on ne pratique plus depuis des années. Face à l'inconnu, je cherche les lieux familiers, comme une enfant son doudou ou le parfum de sa mère dans un vieux pull.

Il me fallait une notaire arabe.

Je n'avais pas envie d'expliquer à madame Tremblay pourquoi je ne me voyais plus dans un cimetière à Montréal. Lui parler de la blessure, de la déception et de ce goût amer dans ma bouche. Même les choses les plus simples, face à la mort, exigent trop d'effort. Avoir à épeler mon nom, raconter encore une fois mon parcours, accepter gentiment son regard intrigué et son sourire bienveillant. Je n'avais pas la patience de faire de la pédagogie. Lui expliquer pourquoi il faut m'enterrer rapidement, me faire laver le corps par mes filles, m'envelopper d'un drap blanc. Pourquoi l'idée de me faire embaumer me dégoûte, pourquoi il suffirait d'un cercueil tout simple en bois, mieux encore pas de cercueil du tout. Comment lui dire que sentir mon corps en contact

avec la terre me rassure, que pour une réfugiée sans racines, devenir elle-même racine est un salut? Que m'effriter me semble bien plus apaisant que d'être prisonnière d'un cercueil rempli de coussins? Comment lui dire que j'ai toujours trouvé grande cette idée de redevenir poussière, de nourrir le sol et même les asticots? Comment lui avouer que rester gelée dans la terre pendant les mois d'hiver me terrifie? Que je voudrais une terre chaude et humide?

Non, Madame Tremblay, excusez-moi, c'est déjà assez difficile comme ça. Ne me demandez pas encore de vous éclairer sur qui je suis, d'où je viens, mon histoire, ma relation contradictoire et irrationnelle avec la religion, et sur les comptes à régler avec mon pays d'origine et mon pays d'accueil.

Je n'avais pas plus envie d'expliquer à monsieur Bouchard pourquoi je n'avais pas eu le cœur à faire un testament dès la naissance des enfants. Avoir à décider si elles vivraient avec leurs grands-parents en Palestine, leurs grands-parents au Liban ou leur oncle, loin de la famille, au Canada. Comment choisir? Qui sacrifier et pour qui? Si elles vivaient au Liban, elles ne pourraient plus aller en Palestine – la Palestine étant contrôlée par Israël, et le Liban étant le pays ennemi. Et si elles vivaient à Montréal, elles seraient orphelines comme mon frère, loin des ancêtres, loin des cousins, des oncles, des tantes. Qui suis-je de toute façon pour leur imposer un destin?

Non, je n'avais pas eu le courage de faire un testament à la naissance de ma fille, ni à celle de sa sœur, ni quand elles sont allées à l'école, ni même à leur adolescence. La mort se moque du chemin traversé. De mes illusions de réfugiée, parvenue, bien intégrée, ou quel que soit le sceau

d'approbation que la société accorde aux survenants après un certain nombre de sacrifices.

— Y a-t-il un objet ou quelque chose de particulier que tu voudrais laisser à une personne spécifique ?

Un vent doux entre par la fenêtre du bureau. Le châle blanc de ma grand-mère flotte à l'extérieur et se rabat contre la fenêtre comme un oiseau surpris par la vitre. Ce châle qui ondulait autour du visage de Téta... Ce même châle qu'elle portait depuis sa jeunesse et qui recouvrait ses traits fins à sa mort. Toute sa vie cousue aux ourlets de ce châle. Combien de secrets tressés dans ses fils ? Année après année, les longues nuits d'angoisse et de fatigue au camp avaient déteint sur sa blancheur et le châle usé était devenu transparent.

Lorsque le vent surprenait ma grand-mère, le châle glissait et lui caressait les épaules. Elle le remontait jusqu'au front et le nouait autour du cou. Il restait alors stoïque contre les rafales.

— Oui... le châle de ma grand-mère... Elle en avait plusieurs. Tous blancs. Il y en a un qu'on a enterré avec elle, son plus vieux châle. Les autres, elle les a laissés à ses filles et petites-filles. J'en ai un. C'est pour ma fille aînée.

— C'est tout ?

— C'est tout ce qui compte.

La notaire inscrit : châle blanc à la fille aînée.

Le jour de la mort de Téta, au camp de réfugiés, l'ambiance était liquide. Tout bougeait. La terre, le temps se dissolvaient. Percolaient les souvenirs dans la chaleur et s'évaporaient. Seule Téta ne transpirait pas. Le ventilateur tournait, tournait, mais le châle restait posé comme un baiser sur ses paupières. Les siennes, closes et paisibles, les nôtres, ses filles, petites-filles et arrière-petites-filles, remplies

de larmes. Dispersées partout dans le monde, nous étions toutes revenues aux derniers jours. Rassemblées autour de son corps, nous répétions son nom en arabe en mille déclinaisons avec les accents et les lettres mal prononcées d'au moins dix pays et langues d'exil.

J'entends par la fenêtre l'écho des accents figés après un trop long hiver dans les pays du Nord. Les consonnes se brisaient contre les gorges rouillées. J'entends les prières et les youyous répliquer à la tristesse.

Trois jours à accueillir la mort alors que je l'avais repoussée, même quand elle bondissait de nulle part. Téta dormait, enveloppée en blanc, puis ma mère et mes tantes lui ont donné son dernier bain, lui ont lavé les cheveux et frotté le corps.

Après le bain, c'était au tour des hommes, ses fils et petits-fils de la voir une dernière fois, de lui attacher les draps autour du corps, selon la tradition, et de la rendre aux femmes. Nous avions chanté Téta, ses filles et petites-filles assises autour de son lit au centre de la salle, les mains caressant ses draps, et la cohorte de femmes derrière nous, les voisines et les amies de ma grand-mère, ses compagnes de camp et de vie malgré la misère, en cercles concentriques, répétant les chants. Les éloges à Allah et au prophète Muhammad mêlés aux adieux à celle qui s'appelait Hilweh, ce qui veut dire « Belle », fille de Jamileh, « Jolie », femme de Hamid, mère de Mustafa et matriarche de cinq générations de la famille El-Ghadban. La cantatrice de chants religieux récitait les vers et les femmes répétaient les refrains, les mots entrecoupés de sanglots.

Avant que l'on emporte Téta pour la mise en terre, ma tante a amené un oreiller pour le poser sous sa tête. Elle avait cousu les tresses de Téta à l'intérieur de l'oreiller, comme ma grand-mère l'avait demandé. Ces tresses, elle

les avait rassemblées pendant des décennies. Ah ! Combien m'en avait-elle voulu d'avoir tranché mes boucles en coupe garçon ! Elle avait ouvert son tiroir et m'avait montré ses tresses.

J'ai pris l'oreiller et je l'ai serré dans mes bras. J'aurais tant voulu les voir une dernière fois, ces belles tresses noires dont elle était si fière.

Les femmes n'ont pas assisté à l'enterrement. Ce sont ses fils et petits-fils qui ont déposé le corps de ma grand-mère dans la terre, au cœur du camp de réfugiés de Burj El-Barajneh, au Liban, dans un petit cimetière sous les oliviers. Mon père en est revenu ému. Je ne l'avais jamais vu pleurer. Bien qu'il s'efforçât de retenir ses larmes, l'émotion débordait dès que l'on prononçait le nom de Téta. Il accompagnait un très vieil homme qui marchait péniblement, mais dont le visage portait les signes d'une belle jeunesse. Les joues étaient rosées, la moustache bien taillée, les yeux d'un bleu étonnant, les cheveux cachés sous un kiffiyeh palestinien.

— Yara, viens embrasser mon oncle Awad, a dit mon père. Il est désormais l'aîné de la famille El-Ghadban.

Un sanglot lui avait échappé en me le présentant.

— Madame Yara ?

La notaire tourne le regard vers l'extérieur, elle aussi.

— Veux-tu que je ferme la fenêtre ?

— Surtout pas.

Je vois la tombe de Téta parmi les oliviers, à côté de celle de mon grand-père. Et je vois la tombe de ma tante et de mon cousin assassiné durant la guerre civile, les os du fils placés tendrement dans les bras de sa mère, dans le même cercueil. Soudain, tout devient clair.

— Si tu t'inquiètes encore pour le lieu, on peut laisser ça vide. Au prochain rendez-vous, tu me le diras.

— Non. Je sais où... Écris : Burj El-Barajneh. Au camp.

Y. E.

6 octobre 2020